

ment affreusement exacts, — une exactitude qui, contrôlée de la sorte, serre le cœur. Pour douze de ces petits pantalons d'enfants, sur le drap desquels nous voyons se pencher ces profils creusés de détresse, l'entrepreneur donne soixante-quinze sous. L'ouvrier n'en fait pas dix-huit dans ses meilleures journées en ne perdant pas une demi-heure. Douze de ces chemises dont ces aiguilles maniées par des mains de poitrinaires aux ongles recourbés piquent hâtivement la toile, — oui, douze de ces chemises rapportent trente et un sous, et l'ouvrier doit payer son coton sur sa poche. Encore ces prix ne sont-ils pas sûrs. Depuis un an les salaires ont été diminués de moitié. Qui peut savoir quels ils seront demain? En attendant ils permettent de vivre, mais comment? Des assiettes qui traînent sur les tables font la réponse, remplies de rogatons qui dégoûteraient un chien affamé. Ces bouches amères y mordent avec une avidité qui épouvante. Nous voyons une fillette de douze ans poser son morceau d'étoffe pour manger ainsi. Elle est si hâve et si chétive que les larmes nous viendraient, si l'agitateur ne disait d'un accent déclamatoire :

— « N'est-ce pas la honte de l'humanité?... »

Que lui répondre, sinon qu'au jour de la grève cette détresse humaine n'aura même plus cet os à ronger?...

.

15 janvier. — Vers huit heures du soir, un de

mes confrères de New-York, Richard Harding Davis, vient me prendre avec deux amis pour exécuter dans la Bowery une tournée nocturne après la tournée diurne. Ce remarquable écrivain, l'un des premiers conteurs de la jeune Amérique, est un homme de moins de trente ans, avec une large face osseuse et mobile, rouge de hâle, un nez coupé court, un menton carré. C'est un de ces visages d'ici, glabres et puissants, avec des traits fins dans une physionomie forte. Il y a de l'extrême tension nerveuse, presque du surmenage dans le pli de la bouche et dans l'expression des yeux. Et pourtant un air de jeunesse et de santé domine. Derrière le journaliste et le romancier, trop chargés de besogne, on devine le *Princeton man* tout voisin, l'étudiant qui, voici huit ou dix hivers, s'entraînait comme capitaine de quelque compagnie de *foot ball*. Au sortir de l'Université, Davis s'est fait reporter d'un grand journal de Philadelphie. Cet étrange métier l'ayant mis en rapport avec les pires canailles des bas-fonds de la ville, le pittoresque de ces réfractaires a éveillé en lui l'artiste, et il a dessiné plusieurs de ces figures de damnés sociaux dans une série de Nouvelles, dont une au moins à laquelle j'ai fait allusion plusieurs fois déjà, *Gallegher*, est un chef-d'œuvre. Il a su peindre là, en quelques traits d'une sûreté inégalée, le Gavroche de ce pays-ci, ce petit garçon féroce, aux nerfs d'acier, à la volonté déjà indomptable, que l'on voit, dans les tramways et les chemins de fer, entrer par une extrémité de la

voiture et sortir par l'autre, criant sa marchandise, journaux, romans ou fruits, d'un accent si âpre. Il y a de l'humour et du tragique dans les cinquante pages de ce récit auquel je renvoie le lecteur curieux de mœurs Américaines. C'est de l'observation affreusement cruelle et avec cela pathétique, sinistrement réaliste et pourtant gaie. Une espèce de verve sauvage achève en santé ce que cette eau-forte d'après nature aurait d'atroce, et, par ce soir de janvier où nous roulions en landau vers cette Bowery, paradis de ceux que l'on appelle à Paris les escarpes, et à New-York les *toughs* et les *roughs*, Davis était bien le causeur de sa nouvelle, un humoriste visionnaire, rempli des anecdotes les plus inédites sur ces grotesques du vice et du crime. Il nous contait par exemple comment l'original petit garçon qui lui avait posé *Gallegher* était allé, après la publication, aux bureaux du journal où ce croquis avait paru, réclamer sa part des droits d'auteur. Il se décrivait lui-même, sortant de la maison de son père, à Philadelphie, en frac de soirée, et rencontrant un voleur avec lequel il avait fraternisé dans l'incognito d'un tripot de banlieue. Le voleur cligne de l'œil et aborde Davis : « Que faites-vous là ? Est-ce que vous êtes maître d'hôtel dans cette maison ? » Et comme l'écrivain s'amuse à répondre affirmativement : « Quand vous la dévaliserez, ne m'oubliez pas... Je serai de la partie... » Et, sur cette bonne promesse, les deux hommes se séparent en se serrant vigoureusement la main.

Tout en nous délectant à cet animalisme d'une conversation mimée avec une espèce de génie et qui m'explique le talent de l'auteur, — ce don qu'il a de faire courir et comme gesticuler sa phrase, — nous voici arrivés à ce même poste central de police où j'ai vu M. Byrnes, l'autre matin, sourire au mufle vaillant de M. Clark. C'est un autre détective que nous devons prendre le soir, et qui montre d'ailleurs la même carrure, la même audace tranquille que le premier. Les espèces sociales, dans ces métiers excentriques, élaborent une fixité du type que les espèces naturelles ne surpassent pas. Celui-ci professe, comme son collègue, une idolâtrie pour M. Byrnes et un amour passionné pour sa besogne. Comme un chasseur de grosse bête ne vous épargne pas un seul des lions ou des tigres qu'il a tirés et vous étale des peaux après des peaux, en vous marquant le trou de la balle, le policier nous force à passer en revue les photographies, par centaines, des criminels arrêtés à New-York depuis ces dernières années. Ce qui domine dans ces héros du vol et de l'assassinat, c'est l'expression égarée ou maniaque, et c'est la tristesse. On peut compter les visages qui rient, et de quel rire, outrageant, voulu, gouailleur. Moins nombreuses encore sont les faces qui révèlent l'intelligence. Elle est alors si concentrée, si visiblement repliée sur elle-même, si armée et si défiante qu'elle fait peur, même dans cet inefficace reflet, émané de ces inertes images. Je crois que je reconnaîtrais, si je les rencontrais dans la vie, les yeux

d'une de ces photographies, entre autres ceux d'un homme de trente ans, condamné comme faussaire et que le détective considère avec une admiration non dissimulée en murmurant : « *He was a great man!*... — C'était un grand homme!... » — Comparant en souvenir cette collection de portraits avec une collection analogue que j'ai eue entre les mains à Paris, mais de criminels Français, il me semble que ceux d'ici sont plus amers, plus sinistres, plus complètement déclassés, plus implacables et surtout plus volontaires. J'ai cherché en vain parmi eux cette physionomie, si fréquente en pays Latins, de l'homme déchu par faiblesse, tout voisin de l'homme resté honnête par circonstances. — Les choses sont-elles ainsi réellement, ou bien ai-je cédé, en les voyant telles, au goût des théories générales, naturel au voyageur? — Il ne m'a pas semblé non plus que le musée de pièces à conviction, réuni à côté, fût composé tout à fait comme il eût été chez nous. Des tables de roulette y alternent avec des revolvers, des *night sand bags* avec des outils pour forcer les serrures, des moules à fausse monnaie avec des plaques à faux billets de banque. On dirait que les voleurs d'ici sont plus industriels et, comment exprimer cela, moins *occasionnels* dans leurs mauvais coups? Le détective nous découvre une scie avec laquelle un célèbre assassin a scié le cadavre de sa victime. Pour obtenir de lui l'aveu de son crime, un autre détective imagina de se promener la nuit, vêtu d'un suaire et gémissant, dans un couloir que nous vi-

sitons et sur lequel donnait le cachot. L'assassin crut voir un fantôme et il avoua en effet : — « Mais, » dit un de nos compagnons avec dégoût, « ce n'était pas loyal... — *It was not fair play!*... » Voilà le vrai cri de l'Anglo-Saxon avec toute son horreur innée pour la ruse et pour le mensonge. En l'entendant, je me souviens d'une indignation pareille, éprouvée par une jeune fille devant laquelle on racontait la délicieuse hypocrisie d'un prince Sicilien du dernier siècle. Malade à mourir, il fit le vœu, s'il guérissait, de bâtir une Chartreuse. Il guérit, et, pour concilier sa dévotion avec son avarice, il imagina de construire dans son parc, aux portes de Palerme, un pavillon en forme de couvent, qui se voit encore. Le mot de *Certosa* décore l'entrée, et les quelque dix cellules sont peuplées de figures de moines, mais en cire, parmi lesquelles se trouve un Abélard en train d'écrire à Héloïse. — « Quelle honte! » fut le seul mot que cette anecdote d'une fantaisie charmante arracha aux lèvres de la jeune Américaine. Elle n'y voyait, elle, que le manque de conscience et la bassesse de l'insincérité. Notre ami de ce soir n'est pas loin de juger de même la perfidie employée vis-à-vis du scieur de cadavre, et il ne donnerait pas volontiers la main au policier inventif qui s'est avisé de ce joli tour...

Nous descendons vers la rue sur cette discussion, et cette fois nous allons à pied. Il est neuf heures et toutes les maisons se ferment déjà. La vie nocturne n'existe qu'à Paris. A New-York

comme à Londres, toutes les façades sont éteintes depuis longtemps lorsque minuit sonne. Seuls les *saloons* continuent à flamboyer au rez-de-chaussée des bâtisses hautes ou petites. Sur les comptoirs sont préparés par vingtaines de ces ingrédients qu'un poète bachique du temps de Louis XIII définissait des « éperons à boire d'autant... » — Ce sont des gâteaux salés et des poissons fumés, du jambon et des huîtres frites. Une machine à parier attend dans un coin, pareille aux tourniquets qui décorent les boutiques des marchands de vin à Paris, avec cette différence : on ne joue sur celle-ci que des whiskeys et des cocktails, et la bille y est remplacée par cinq cartes de poker. Un de ces ingénieux appareils que l'Américain ne se lasse pas d'inventer, fait aller et venir ces cartes, à chaque fois qu'une pièce en nickel tombe dans une fente ménagée *ad hoc*. Un *full* se produit, ou une séquence, ou deux paires, ou un *misti*, ou quelque autre figure, et c'est de quoi procurer aux pauvres diables qui gagnent ou perdent de la sorte leur intoxication du soir, l'illusoire mirage d'une partie comme ils les aiment. Ils se tiennent debout, dans l'aveuglante clarté du gaz et de l'électricité, ivres dès cette heure-ci à ne pas pouvoir bouger, et, presque tous, même dans cet immonde quartier, gardent sur eux cette uniformité de demi-tenue, qui me donnait, le premier jour, l'idée d'une ville tout entière habillée au magasin de confections. J'en ai tant vu, de ces Américains de toute classe, voyager ainsi, dans cet à peu près de costume, une

minuscule valise à la main, en carton-cuir, de quoi changer de manchettes et de faux col ! Au matin, ils passent chez le barbier, après avoir pris un bain dans le cabinet de toilette de leur chambre d'hôtel. Un nègre leur brosse leurs bottines, un autre leur chapeau et leurs habits. Une petite ligne de linge blanc aux poignets, une autre ligne de linge blanc par-dessus le large plastron de cravate qui cache la chemise, et voilà un gentleman de qui la propriété durera jusqu'au bar de minuit. Nous finissons par entrer dans un de ces bars. Huit à douze « messieurs » de ce type y discutent devant leurs verres, où une cerise confite nage entre des rognures de citron. Ils attendent le retour de quelques-unes des prostituées dont Clark nous parlait l'autre jour et qui sont à deux pas, en train de se vendre à des Chinois. Elles vont réparaître et régler sans doute les consommations de ces honorables personnages, lesquels joignent à leur métier de souteneurs un goût passionné pour la boxe. Ils sont fort intéressés maintenant à comparer les chances du Californien Corbett et de l'Anglais Mitchell, qui doivent se mesurer à Jacksonville, en Floride. Sur les murs, une série de portraits, des athlètes célèbres en tenue de combat, révèle les admirations du patron et son secret commerce... Il organise sans doute de ces rencontres clandestines comme Davis en a justement décrit une dans son *Gallegher*, où les billets coûtent des cent et des deux cents dollars. Il est Allemand lui-même, et avec ses prunelles finautes, toutes bleuâtres

dans sa large face blafarde, il regarde le détective qui semble ne pas le connaître, mais que lui connaît très bien. Il y a dans ce coup d'œil de l'indifférence et de l'égalité. Avec les dessous des élections aux Etats-Unis, qui peut savoir si un simple teneur de *saloon* n'est pas un des grands racoleurs de voix du parti au pouvoir? Y a-t-il la conscience de cette force dans le calme de l'Allemand? C'est bien possible, comme aussi dans l'attitude des infâmes clients de cet obscur patron qui fument de gros cigares d'un demi-dollar pièce avec la sérénité des Dieux de Lucrèce, et qui paraissent peu soucieux de la campagne de moralisation proclamée ces dernières semaines. Deux nouveaux visiteurs entrent dans l'assommoir, qui parlent Allemand avec le marchand d'alcool. Décidément New-York est bien la vraie *Cosmopolis*, non plus celle des oisifs et des dilettantes, mais un monstrueux creuset où les aventuriers et les besogneux du monde entier viennent se heurter, se mêler, se fondre, pour former un peuple nouveau, — mais lequel?

Se fondre? — Cette intime mixture de ces éléments si peu réductibles, qui sont les races, s'accomplit-elle réellement? Pour ce qui touche aux Jaunes, en tout cas, il est permis de répondre hardiment que non. Quel étrange pouvoir gardent ces gens de résister au milieu, de s'en abstraire, de s'y *insuler* si l'on peut dire! J'en eus une preuve nouvelle cette nuit-là en quittant ce repaire pour le théâtre Chinois, qui est à deux pas. — Sur la

scène, des acteurs, des hommes déguisés en femmes, tout fardés et tout parés, fardés de couleurs vives qui leur laquent le visage, parés d'étoffes de chapes, brodées et bridées, roides et luisantes, jouent, ou plutôt miment, avec des gestes lents et rares, une scène d'une interminable pièce. Un instrument à cordes, monotone et aigre, accompagne cette fantomatique représentation, d'un gémissement et d'un grincement. Que parlais-je de gestes? Pendant la demi-heure que nous avons passée là, les sept acteurs n'ont pas fait, à eux tous, vingt mouvements. Le décor, qui représente l'intérieur d'une pagode, avec une ouverture sur un jardin, évoque sans doute de quoi suffire à l'intérêt de ce public où il ne se prononce pas une parole, où n'éclate ni un rire, ni un applaudissement. Cinq cents de ces hommes cuivrés sont assis, immobiles dans leur costume de travail, tous pareils les uns aux autres avec leur chapeau rond, la queue tressée de leurs cheveux noirs, leur ample blouse d'un bleu sombre, et dans ces éternelles faces de serpents se brident leurs longs yeux luisants et inexpressifs. Pas un d'eux ne paraît remarquer notre présence, quoique nous ayons dû faire quelque bruit en nous engageant dans le couloir qui descend vers la scène, entre les gradins. On les sent étrangers, à des profondeurs qui ne se mesurent point, impénétrables et surtout inintelligibles. C'est dans le choix et la qualité du plaisir que ces différences totales et foncières se révèlent, car notre amusement, c'est nous-mêmes, c'est notre indépen-

dance et c'est notre goût, au lieu que notre travail ne fait, si souvent, que traduire l'esclavage du milieu. Ce théâtre et l'automatisme hypnotisant de son spectacle n'ont plus rien de commun avec la sorte de divertissement que nous allons chercher à la comédie. Et, de même, l'ivresse brutale et mécanique de l'alcool — notre ivresse — n'a plus rien de commun avec l'empoisonnement intellectuel de l'opium, qui demeure le vice favori de ces gens. Il faut voir quelques-uns d'entre eux se livrer aux délices de cette terrible drogue, immédiatement au sortir du théâtre, pour comprendre combien cette folie des stupéfiants correspond, dans ces natures, à des instincts intimes et sans doute indestructibles. Les deux impressions se complètent avec une puissance singulière. Nous n'eûmes que vingt pas à faire, hors de la salle de spectacle, et tout de suite nous descendîmes dans une des chambres au sous-sol qui servent, à ces maniaques, de cave à rêve. A la lumière d'un bec de gaz à demi baissé, un maigre Chinois est couché sur une natte, posée elle-même sur un lit de pierre, en saillie le long du mur. De ses mains agiles, il fourrage dans un pot rempli d'une substance noirâtre. Avec une forte aiguille de cuivre, adroitement et sûrement, il roule une épaisse boulette qu'il chauffe à une flamme. Puis avec la pointe de la même aiguille, sans se hâter, du même geste adroit et précis, il introduit la boulette en fusion dans la cheminée métallique de sa pipe. Il aspire quelques bouffées. La pipe est fumée, et il recommence son manège.

Une torpeur de volupté nage dans ses prunelles. Encore vingt opérations pareilles, et il sera comme le gros homme dont la silhouette se dessine au fond de la cave, et qui, bouffi, livide, immobile, s'abîme dans des visions qu'aucune force humaine ne saurait lui ravir. Un souple et souriant personnage, le patron du local, court de-ci de-là, préparant des pipes et de l'opium pour d'autres habitués qui attendent leur tour de s'abandonner à l'attrait de cette mystérieuse et meurtrière extase. La solitude et la taciturnité de ce plaisir rendent cette salle presque tragique. Aucun cri, aucune parole même. Il y a comme une solennité d'initiation dans l'attitude où s'abandonnent ces dévots des paradis artificiels, et cette ivresse semble à la fois moins vile et plus criminelle, moins dégoûtante et plus inguérissable que celle du whiskey ou de l'eau-de-vie. A coup sûr elle est si autre qu'elle donne un frisson de cauchemar et que nous quittons cet antre avec un soulagement...

Les lanternes Chinoises éclairent de leur lumière falote le bas de la rue. Un tournant. Elles ont de nouveau cédé la place au gaz, et l'opium à l'alcool. Les *saloons* à présent succèdent aux *saloons*. Un policeman gigantesque et complaisant que le détective a racolé pour nous guider aux caves des fumeurs d'opium, nous arrête soudain devant une haute maison qu'il nous montre d'un geste de fierté. — « *Well,* » nous dit-il avec la plus comique emphase, « *you may be globe-trotters,* — vous pouvez

être des *trotteurs du globe*, vous ne trouverez nulle place comparable au Bismarck de New-York. Voulez-vous y entrer?... » Nous acceptons et il nous explique — ô ironie de la gloire humaine! — que ce Bismarck est simplement un endroit où on loge à la nuit pour douze, pour dix et pour sept sous. Engagés à sa suite dans un couloir sombre, nous le voyons qui parle avec le concierge de ce dortoir de misère. Ce dernier, après quelques difficultés jouées, — prélude d'un partage de pourboire trop intelligible pour qui a éprouvé le peu de conscience du sergent de ville Américain, — nous permet de gravir les marches d'un escalier mal éclairé qu'emplit déjà une abominable puanteur. Une porte s'ouvre au premier étage. Nous parlementons derechef, et nous pénétrons dans une immense pièce, chauffée, à ne pouvoir y respirer, par un colossal poêle de fonte. Là, dans une buée à peine brisée par de rares lumières, se profile une double rangée de lits en caoutchouc, avec une véritable jonchée de corps, les uns à moitié nus, les autres dévêtus entièrement. Ces malheureux dorment tous de ce sommeil qui ressemble à la mort et où la vie retrempe pourtant ses énergies profondes. On voit à la position de leurs membres qu'ils se sont, non pas couchés, mais abattus, mais écroulés sous la fatigue, comme ils étaient. Des plantes de pieds se dressent, noires de la fange des rues, racontant des errances indéfinies, à même le trottoir, à même le chemin. Les faces hâves de ceux qui achèvent de se *déloquer* — il faut créer

des mots pour traduire l'innommable dépouillement de ces innombrables haillons — nous suivent du regard, passivement, stupidement. Nous leur sommes déjà des apparitions de songe, à travers la double vapeur de cette atmosphère épaisse et de leur envahissante lassitude. Ces dormeurs-là sont pourtant des favorisés. L'espèce de hamac où ils reposent doit leur être une singulière volupté, puisqu'ils dépensent à se payer cette douceur les deux sous de surplus. Deux sous de pain! Deux sous de tabac! Deux sous de whiskey! Les hôtes de l'étage au-dessus dorment, eux, sur des planches. Ceux du troisième dorment sur le carreau. Il est bien dur dans sa promiscuité pestilentielle. Mais ce n'est pas la rue, ce n'est pas la nuit de janvier, si meurtrière à la pauvre chair épuisée. Voilà l'idée que je lis distinctement sur le visage, fin et fatigué, d'un vieillard à la barbe verdâtre, qui ôte sa jaquette, assis par terre dans ce dernier des trois dortoirs, véritable fantôme de la misère humaine, à ne jamais l'oublier, avec l'anatomie de son torse décharné où des touffes de poils grisonnaient sur des côtes saillantes. En le regardant, je me souviens que ce soir même j'étais invité à un bal dans un des palais de la Cinquième Avenue. J'ai sacrifié cette fête à cette visite. La maison m'apparaît en pensée toute décorée de roses qui valent un dollar la fleur, tout illuminée par les toilettes des femmes qui ont sur elles pour vingt-cinq mille, pour cent mille, pour deux cent mille francs de pierreries. Le champagne qui se verse au buffet coûte vingt-

vingt francs la bouteille. Et les roses se fanent sans que personne ait seulement pris le loisir de respirer la douceur de leur arôme, et aucun de ces diamants ou de ces rubis n'enlève une pensée triste à celles qui les portent, et à peine ces jolies lèvres se mouillent-elles à toucher le bord des coupes où pétillent le monotone breuvage... Ces contrastes entre l'affreuse réalité de certaines détresses et l'inutile insanité de certains luxes expliquent, mieux que les plus éloquentes théories, pourquoi la rage de détruire simplement une pareille société s'empare, à de certaines heures, de certaines têtes. Le policeman concussionnaire, qui aurait pu être chargé de garder ce bal comme il est chargé de garder les bouges de la Bowery, est aussi orgueilleux de cet excès de misère auquel il nous initie, que son collègue de la Cinquième Avenue doit être orgueilleux du faste de la fête. Il répète jovialement sa phrase de tout à l'heure : « Hé bien ! Avez-vous rencontré de par le monde un endroit comme le Bismarck?... » Et sur le seuil, respirant la libre nuit de toute la largeur de ses robustes poumons, il ajoute : « Messieurs, vous comprendrez maintenant ce que cela vaut, une bouffée d'air frais ! »

Décidément cet humoriste tient à gagner l'argent de son pourboire, car, nous voyant remués par le spectacle de la sinistre auberge, il nous invite à chasser ces visions de tristesse par une descente dans un nouveau sous-sol, chez un Italien, « où il y a toujours, » nous dit-il, « quelque jolli-

fication. » — Mot intraduisible, comme le *jolly* dont il dérive, et qui signifie la gaieté plaisante, la farce bon enfant, une certaine grâce brutale et de la santé. — Je lui demande, à ce propos, dans quelle nationalité se recrutent surtout les habitants du Bismarck. D'après lui, les Allemands et les Irlandais dominent. Les Américains proprement dits y sont plus rares. C'est à croire d'ailleurs, quand on fouille ainsi les bas quartiers, qu'il n'y en a pas à New-York, ou qu'ils sont tous riches, tant nous avons rencontré d'étrangers l'autre jour et cette nuit-ci, et nous trouvons de nouveau des étrangers dans la *trattoria* nocturne où notre guide nous introduit. Mais la jollification annoncée se borne à un dialogue avec un patron visiblement embarrassé et furieux dans sa politesse contrainte. Tandis que les trois compatriotes avec lesquels il causait affectent de fumer leurs longs cigares à paille et de vider leur fiasco de Chianti sans nous regarder, le gros homme blafard aux yeux de procureur nous assure d'un ton qui pue les galères « que nous pouvons tout voir dans sa maison, qu'il n'a rien à cacher », — il répète : « rien à cacher... » Quelle besogne de conspiration, de contrebande ou de prostitution avons-nous dérangée par notre entrée ? Le policeman, lui, doit le savoir, car il nous tire hors de cette caverne avec le même empressement qu'il avait mis à nous y pousser. Il prétend être au terme de son coin de surveillance. Nous le quittons pour achever cette nuit de basse enquête à travers une série de bals

publics et de cafés-concerts. Trois de ces rendez-vous de crapule reparaissent au regard de ma mémoire au moment où j'écris ces lignes, tous trois également tragiques et significatifs. — Le premier est une espèce de bouge avec des tables fixes et un orchestre sur une estrade. Des commis et des militaires s'y pressent, et surtout des marins, toute la basse racaille du port. Des filles vont de groupe en groupe, recrues de fatigue, à la fois ivres et affamées. Trois d'entre elles s'assoient à notre table, et toutes trois demandent du punch au lait, pour se soutenir. Elles le boivent avec une avidité qui fait mal à regarder. Une d'elles avise la doublure du paletot de soie d'un de nous, elle l'étudie curieusement, puis elle s'y caresse le revers de la main, et ce rien de luxe lui donne une petite joie physique qui la fait sourire... — Le second est un cabaret plus décent, avec une arrière-salle où des employés font danser des filles au son d'une musique un peu meilleure. Une d'elles et sa sœur sont évidemment des débutantes. Elles ont dix-huit et dix-neuf ans. Elles sont jolies, douces et fines, dans de pauvres robes noires bordées de rouge. La prostitution n'a encore rien flétri chez elles du charme qui en eût fait des francées innocentes, de bonnes femmes plus tard, si le destin eût été autre. En pays Anglo-Saxon il n'y a jamais d'intermédiaire entre cette *girl* délicate qui s'est vendue, ou que l'on a vendue, sans vice, sans séduction, sans remords, comme on l'eût placée dans une maison de commerce, et la créature dé-

gradée, au nez rouge, aux joues couperosées, aux yeux pleurards, à la voix rauque, dont les matelots veulent à peine. L'explication de cette métamorphose, aussi rapide qu'effrayante, est dans l'alcool. Ces deux frères enfants à visage d'ange boivent déjà du whiskey à plein verre... — Quant au troisième de ces tristes tableaux de faubourg, c'est celui d'un autre bal, tout pareil dans son décor extérieur, seulement de jeunes hommes dansent là, au lieu des filles : des êtres ambigus avec du fard aux joues, du noir aux paupières, du rouge à la bouche. Sur le devant et pour séparer de la rue ce peu équivoque endroit, un *saloon* encore tient ses assises. Comme il n'y a qu'une porte à pousser pour entrer dans le bal, il faut croire que le patron debout derrière le bar et qui sourit aux clients avec un visage eczémateux est, lui aussi, un utile outil d'élection. Les grandes villes et les grandes démocraties ont de ces sentines dans leurs coulisses...

.....
 18 janvier. — Ce matin nous sommes allés, D***, K*** et moi-même, visiter les deux îles de la rivière de l'Est : Blackwell's et Ward's, où se trouvent les maisons de fous et les pénitenciers. Nous devons rencontrer le détective qui nous accompagnait l'autre jour, M. Clark, à la porte des *Tombs*. C'est la prison municipale de la ville qui contient aussi une cour de police et un tribunal pour les sessions exceptionnelles. L'argot New-Yorkais l'a baptisée de ce surnom funèbre et sym-

bolique, à cause des larges et lourds piliers Egyptiens qui lui font péristyle. Mais le métier de détective ne comporte pas l'exactitude aux rendez-vous, et M. Clark est de service. Il nous fait dire par un de ses policemen qu'il nous rejoindra plus tard, « s'il a fini à temps. » Cela signifie que le brave limier est en chasse, qui sait, peut-être à deux pas de nous, dans une de ces rues? Peut-être le criminel qu'il traque arpente-t-il ces trottoirs d'un pas désespéré, en fouillant du regard une de ces maisons qui nous paraissent si insignifiantes et qui lui seront, à lui, un asile ou une perdition? Elles défilent avec leur banalité énigmatique, sans rien révéler de leurs secrets, tandis qu'un nouveau car, puis un chemin de fer élevé, puis un autre car encore nous conduisent du côté de *Bellevue Hospital*. Une petite jetée de bois, tout auprès, sert de point de départ au bateau-passeur qui emporte, une fois par jour, vers les îles, les condamnés et les parents des fous. Une voiture cellulaire arrive presque en même temps que nous, avec sa charge de forçats. Le peuple l'appelle du classique sobriquet de *Black Maria*. Ces voyageurs qui ne reviendront, s'ils reviennent, qu'après des mois ou des années, descendent insouciamment. Ils s'engouffrent dans des chambres préparées à même les flancs du bateau, tandis que le pont s'encambre de pauvres gens, de femmes surtout, avec des paniers remplis de quelque provision pour un malheureux dont voilà tout le reste de joie. Le bateau s'ébranle. La manœuvre est faite par des

hommes en uniforme brun. Plusieurs sont des nègres. Ils achèvent là de purger quelque longue condamnation. Nous commençons de causer avec le *boss*, pendant que cette étrange maison flottante avance sur l'eau crispée et qui clapote d'un clapotement sourd. Nous croisons d'autres bateaux-passeurs, des remorqueurs, des navires de commerce. Un vent âcre souffle sous un ciel contracté par la froide tension d'un noir nuage de neige. Ce rebord de la ville développe une côte râpée, comme souillée, avec une lèpre de constructions pauvres et une sinistre plage où s'amasse l'immonde déchet des approches de capitale. Le *boss*, qui fait métier de transporter de la misère, de la folie et du crime dans ce paysage de mesures et de détritrus, est un vieillard jovial qui mâche sa chique et darde ses jets de salive avec sérénité, en surveillant son équipe. Il nous ouvre les deux cabines où il a verrouillé les hôtes de la *Black Maria*. Celle des hommes contient environ dix individus. Leur face avilie et neutre n'exprime même plus, cette résolution des *tramps*, comme on appelle les chemineaux d'ici, que l'on voit vaguer sur les chaussées de New-York et ramasser les bouts de cigare orgueilleusement. Les femmes sont d'aspect plus vivace et plus tragique. Les teintes bilieuses et congestionnées, ces verts et ces roses de la peau que donne l'alcool, leur font un masque de vice sur lequel se détache l'éclat singulier de leurs regards. Toutes vieilles et ridées comme par dedans, avec leurs traits tirés dans une chair flétrie,

elles fument des cigarettes, appuyées contre le mur de cette prison qui bouge. Elles sont sept : trois Irlandaises, deux Allemandes, une négresse. La septième seule est une vraie Américaine. Des malheureux qui composent l'équipage du bord, ceux qui ne sont pas noirs sont pareillement tous des Européens. Un Français se trouve égaré parmi eux, que le *boss* nous indique. Il est de Picardie, et il est venu aux Etats-Unis après la guerre. Pourquoi? Il ne le confesse pas, non plus que le délit qui l'a conduit d'abord au pénitencier, puis sur ce bateau. Il était portier d'une bâtisse soi-disant meublée, laquelle était en réalité une maison de prostitution. Un détective est venu lui demander une chambre à l'heure, accompagné d'une fille. L'homme n'a pas reconnu le policier. Il a donné la chambre. Voilà pourquoi il est ici, avec ce dur visage que prennent si vite les étrangers établis en Amérique. Il nous raconte son arrivée, les premières années, sa solitude, le travail trop rude, — il était couvreur, — les gens trop implacables. Il doit dire vrai sur ces points. Cela se devine à l'amertume de sa parole. Rien ne survit en lui de la belle humeur nationale, pas même cette blague gouailleuse par laquelle le Latin prend son inutile et dernière revanche quand il est vaincu par une civilisation moins fine et plus forte. Celui-ci est réellement trop vaincu. A constater sa misère dans son infamie, je regrette moins que le chiffre de l'immigration Française sur cette terre soit si bas. Les statistiques la cotent à cinquante mille quatre cent soixante têtes depuis

dix ans. Il est venu en Amérique, par contre, durant la même période, un million quatre cent cinquante-deux mille neuf cent cinquante-deux Allemands. Quelle formidable somme d'épreuves certaines, de crimes probables, représente un pareil afflux d'aventuriers! On en frémit, quand on regarde d'un peu près quelque exemplaire authentique et pris sur le fait.

Même singulier ramassis d'étrangers et d'étrangères entre les murs des deux asiles, celui des fous et celui des folles, que nous visitons : — le premier, dans la plus éloignée des deux îles, Ward's, — le second, dans la plus proche, Blackwell's. Ce point excepté, ils ressemblent aux autres asiles de même genre, par toute contrée. Je verrai longtemps, parmi les fous, un Allemand venu de Königsberg, qui se croyait le vieil empereur Guillaume. La moustache en croc, il parlait et sacrait en se promenant, avec des gestes de menace. Et parmi les folles, je n'oublierai pas une Norvégienne aux doux yeux couleur de mer, qui jouait, assise au piano, un air très vague, indéfiniment recommencé. L'une et l'autre maison est tenue avec une parfaite entente de l'aménagement matériel qui distingue l'Amérique et l'Angleterre. Le principe est ici, je l'avais déjà constaté en visitant les hôpitaux de Boston, d'assurer une autonomie à chaque établissement. La maison doit se suffire du grand au petit. Il faut qu'elle ait sa boulangerie pour fabriquer son pain, sa blanchisserie

pour lessiver son linge et le repasser à la machine, son laboratoire pour composer ses propres remèdes. Avec une telle indépendance, l'initiative est nécessairement plus forte. S'il y a une expérience à tenter, une invention à essayer, plus n'est besoin de passer par la filière administrative et d'attendre l'ordre central. Tout se paye, et cette absence de contrôle qui semble si admirable à des victimes du despotisme de l'Etat, comme nous, pourrait bien avoir ses funestes côtés. Nous en avons l'impression à quelques mots que nous dit triomphalement un des docteurs. Nous demandons la permission de voir les fous furieux. — « Nous n'en avons pas ici, » répond-il. — « Comment cela ? » insistons-nous. — « Nous n'en avons pas, » répète-t-il. — « Mais quand ceux qui ne sont pas furieux le deviennent ? » — « Oh ! Nous les avons bientôt domptés. » — « Pouvons-nous voir vos appareils ? » — « Nous n'avons pas d'appareils, » répond le médecin avec fierté. « Nous estimons que la contrainte physique est dégradante pour le patient, nous préférons employer la contrainte chimique, — *the chemical restraint...* » — « *They drug them to death...* Ils les droguent à mort... » nous dit K***. A-t-il raison ? Toujours est-il qu'après cette phrase, nous croyons surprendre dans les prunelles des malades la stupeur abêtie de l'opium ou de la morphine, quoique le docteur nous affirme que ces deux substances sont pros- crites du traitement. Dans cet hospice de fous règne une morne terreur, au lieu que dans l'asile

des folles nous demeurons touchés par un air de douceur, presque de gaieté. Les salles et les corridors sont parés de fleurs en papier, d'arbres de Noël avec des fruits en étoffe, reliques de la fête du mois dernier. Des bananes en drap jaune y alternent avec des oranges en peluche rouge. L'aimable génie du foyer, impérissable au cœur de la femme, cet instinct de maternité qui persiste même dans la folie, a suggéré aux prisonnières une gracieuse et navrante fantaisie : auprès de ces arbres de Noël, de grandes poupées, vêtues de robes tricotées, figurent les enfants pour qui elles ont rêvé de préparer ces cadeaux. Et pourtant, malgré le soin qu'elles ont pris d'orner ainsi leur cachot, elles sont bien des captives et elles le sentent. Elles disent toutes, dans leur pensée, le mot que nous prononce une d'elles, une négresse en cheveux blancs, qui passe une casaque épaisse à une autre. Cette dernière rit de plaisir, dans la chaleur de ce vêtement. — « Comme elle est contente ! » fait l'un de nous ; « que lui manque-t-il ? » — « *To bee free...* d'être libre... » répond la vieille moricaude ; et elles s'interrompent, l'une de son agrafage charitable, l'autre de son rire, pour regarder par la fenêtre avec des nostalgies d'animaux en cage. Quel triste symbole de la liberté pourtant que cet horizon, que cette grande plaine de l'île, stérile et nue ! Des arbres y poussent, si maigres, dans un terrain vague, verdâtre d'un gazon usé, comme pelé. Des lignes grises y serpentent, qui sont des chemins abandonnés et défoncés. Des nuages bas